



*Il venait de voir, étendu sur la banquette, un
homme qui râlait.....*

(p. 4084).

C. I.

LIVRAISON 525.

fred est innocent. Personne ne peut plus le nier, maintenant...

La malheureuse essayait de se suggestionner en répétant toujours la même phrase... Peut-être sa foi influencerait-elle enfin le destin...

Mais, comme malgré elle, des mots sortaient de sa bouche :

— Dix ans ! Dix ans !... est-ce possible...

« Mais Mathieu, il faut agir vite, vite... Comment Alfred pourrait-il supporter encore des années de séparation, des années de malheur... Il est trop faible... il en mourrait... et moi je mourrai avec lui... la vie n'a plus aucune valeur pour moi...

.. On agira vite, Madame, soyez tranquille, dit Bernard Lazare. Je pars ce soir avec votre beau-frère pour Paris et nous n'aurons pas de cesse avant d'avoir fait casser cet ignoble jugement...

— Merci, merci, di la malheureuse femme... Vous êtes bons...

— Nous ne faisons qu'obéir à notre conscience, répondit l'écrivain. Rassurez-vous, madame, vous avez, maintenant, tant d'amis qu'ils ne tarderont pas à faire éclater à tous les yeux la vérité... Ce procès aura du moins servi à attirer l'attention sur l'injustice dont vous êtes l'objet...

Il prit congé, tandis que Lucie allait mettre son chapeau et son manteau pour aller voir son mari.

La pauvre femme n'eut pu dire, le lendemain, comment elle était parvenue jusqu'à son mari, à travers les couloirs noirs et tristes de la prison et comment elle était entrée dans la cellule.

La jeune femme croyait trouver un homme abattu par la douleur.

Elle se disait que tout son amour ne suffirait pas à le consoler et à lui donner de nouvelles forces...

Son étonnement fut grand de voir son mari assis devant la table et écrivant une lettre.

Le directeur lui avait permis de voir son mari en particulier ; le gardien s'était contenté d'ouvrir la porte et était resté au dehors...

--- Alfred !...

Il lui tendit les bras.

--- Mon pauvre Alfred !... mon amour...

--- Ma Lucie !...

Elle se jeta à son cou, cacha sa tête sur sa poitrine et l'entoura de ses bras, comme pour le défendre contre le péril.

Leurs regards douloureux se rencontrèrent.

Leur seule consolation était d'être ainsi l'un près de l'autre, afin de se consoler de leur immense malheur....

Enfin, Alfred Dreyfus desserra son étreinte et s'approcha de la fenêtre. Il appuya son front contre la vitre froide et resta silencieux.

Lucie s'était effondrée sur une chaise, elle avait laissé tomber sa table et ses épaules étaient secouées par des sanglots douloureux.

Le capitaine respirait péniblement...

Enfin, il se tourna vers sa femme.

--- Ne pleure pas, Lucie ; nous ne pouvons rien changer à ce qui est ; c'est un fait... Il faut l'accepter avec calme.

--- Mais tout cela est inoui, Alfred, c'est trop cruel...

--- Oui, c'est cruel... Mais qu'y faire ?...

Lucie hocha la tête :

--- Je ne puis croire que Dieu permette une telle infâmie... Dieu ne peut vouloir que les innocents souffrent et que leurs bourreaux se réjouissent... Comment peut-on ne pas douter de la justice divine devant de pareilles infâmies ?...

Dreyfus serra sa femme dans ses bras et la caressa doucement :

--- Ne te révolte pas, ma chérie, dit-il lentement. Dieu nous envoie une nouvelle épreuve, plus dure peut-être encore que les autres ; mais un jour viendra où cette épreuve prendra fin et où elle tournera à la confusion de ceux qui m'ont jugé... Le soleil qui luit pour tous, luira pour nous aussi... Sois tranquille...

--- Alfred, dis-moi la vérité, devons-nous vraiment espérer ?...

Elle avait pris les mains de son mari et les embrassait avec ardeur. La présence de l'homme aimé semblait diminuer sa douleur... Elle jouissait de sa présence, gardait ses mains dans les siennes, le caressait.

--- Mais comment ont-ils pu te condamner, Alfred ? gémit-elle. Ne voyaient-ils donc pas que tu es innocent ?... J'ai peur, maintenant... Pense combien de temps encore nous allons être séparés de nouveau ?

Le capitaine sourit avec douceur.

--- Ne comprends-tu pas que je n'accepterai pas ce jugement, Lucie ? Mes avocats vont présenter une demande en cassation...

Les yeux du malheureux brillaient d'énergie et d'indignation.

Il parlait d'une voix forte et il s'exclama :

--- Je reprends la lutte... Je la reprendrai contre le diable lui-même... Regarde...

Il montrait la lettre qu'il avait abandonnée sur la table.

--- Non, je n'accepte pas ce jugement comme valable ; je demande une deuxième révision ; je récusé le tribunal qui m'a condamné ; je réclame de nouveaux juges et des témoins qui ne seront pas achetés par mes adversaires.

Lucie le considéra avec admiration.

--- Je suis heureuse de te retrouver si courageux, mon chéri...

--- Il le faut Lucie... Puisque je suis innocent ; je dois lutter jusqu'au bout pour démontrer mon innocence.

--- Crois-tu qu'on écoutera tes protestations ?...

--- Je ne puis le savoir, Lucie... Mais il faut tout tenter...

La jeune femme se blottit contre son mari ; elle passa ses mains sur son visage qui était enflammé par l'indignation.

--- Ton courage et ton calme me font bien plaisir, Alfred. Je craignais le pire, lorsque Mathieu m'a appris le jugement.

Le capitaine détourna les yeux :

--- Je te dois une confession, Lucie. Au premier moment, je pensais devenir fou, dit-il à voix basse... Je craignais de ne pouvoir supporter cette injustice. Mais j'ai retrouvé mon équilibre et, maintenant, je ferai tout ce qui est nécessaire pour obtenir gain de cause.

--- Je t'y aiderai, mon chéri...

--- Je le sais, Lucie ; tu as toujours été mon meilleur camarade. Nous devons être forts ; nous devons avoir du courage et de la patience... Il faut accepter cette nouvelle épreuve que Dieu nous envoie... Il faut essayer de mener à bien cette nouvelle lutte pour la vérité.

Les deux époux l'embrassèrent... Ils voulaient trouver dans leur tendresse mutuelle la force dont ils avaient besoin.

— Nous supporterons tout ensemble ; tout, pourvu que nous ne soyons pas séparés. Que ferai-je désormais sans toi... ?

On frappa doucement à la porte.

Le gardien parut sur le seuil.

— L'heure est écoulée, madame, dit-il, avec une nuance de pitié dans la voix.

Les deux époux échangèrent encore un baiser, encore un regard...

— A demain... à demain, ma chérie...

Un sanglot se nouait dans la gorge de la jeune femme ; elle fit un geste de la main et s'enfuit presque en courant.

CHAPITRE DXVII

LA FIN D'UN MONSTRE.....

Quelle horrible tragédie avait donc eu lieu dans la forêt de Postdam, entre Amy Nabot et Fuchs ?...

Comment celui-ci avait-il perdu la vie ?...

Tandis que James et Jacques Valbert luttaien^t contre les adversaires invisibles qui avaient tenté de les surprendre et les assassiner par trahison, le bourreau s'était éloigné rapidement...

Il portait toujours entre ses bras le corps inerte de la malheureuse Amy, presque nue, car ses vêtements avaient été brûlés et il ne restait plus sur son corps que des haillons carbonisés.

Le monstre n'avait pas renoncé à son projet de posséder la jeune femme, avant de la sacrifier impitoyablement.....

Enfin, il s'arrêta un instant...

L'oreille au guet, tous ses sens alertés, certain de n'être pas rejoint, Fuchs respira enfin...

Une satisfaction perverse l'envahissait.....

Il allait enfin pouvoir réaliser son projet...

Il reprit sa marche plus lentement, examinant avec attention les clairières, les fourrés, qu'il traversait...

Il paraissait chercher autre chose.....

Enfin, il s'arrêta devant l'entrée d'une espèce de caverne, masquée par une épaisse végétation, il s'y introduisit et allongea sa victime sur le sol...

Puis il commença à la caresser voluptueusement...

Un désir ardent lui brûlait les veines.

La jeune femme d'abord inerte, revenait peu à peu à elle.....

Elle rouvrit les yeux.....

Tout d'abord, elle ne comprit pas où elle se trouvait; mais, peu à peu, le sentiment de la terrible situation où elle se trouvait lui revint et elle laissa échapper un geste d'horreur.

Le monstre, accroupi près d'elle, ne la quittait pas des yeux.

Comment allait-elle sortir de là ?.....

Était-elle vraiment perdue... ?

Un instant, le sentiment de son impuissance l'annihila ; elle se vit perdue, perdue, sans recours et elle ferma les yeux.....

Ne valait-il pas mieux s'abandonner, attendre la mort, plutôt que de lutter désespérément.... ?

Mais la sensation produite en ses chairs par les attouchements du bourreau était quelque chose de si cruel, de si terrible, qu'Amy réagit presque immédiatement...

Cette jeune femme avait en elle des réserves de courage et d'énergie encore inemployées.

Elle garda les yeux fermés, s'efforçant à l'immobilité la plus complète, pensant que Fuchs ne se livrerait pas à son monstrueux attentat, tant qu'elle resterait inerte et passive entre ses mains...

Son plaisir ne serait pas complet si elle n'était pas haletante, furieuse, si elle ne se défendait pas, en somme.

Il voulait la sentir pantelante, brisée, résistant à ses caresses...

A cette occasion seule, il éprouverait vraiment la satisfaction qu'il attendait de ce viol...

Il y avait en la brute quelque chose de sadique...

Il aimait sentir frémir sous sa poigne rude ; il aimait tuer ; mais il aimait encore plus faire souffrir...

Il mettrait ses mains brutales sur le cou fin et doux ; il sentirait les vertèbres plier ; la femme gémirait...

Amy devinait cela.

Et sa finesse, son astuce féminines lui soufflaient que le salut était possible, à la condition absolue de gagner du temps...

Les yeux toujours clos, elle réfléchissait.

James Wells avait libéré ses mains des liens qui les enserraient... Les cordes, retenant ses jambes, étaient, elles aussi, presque rompues, car les flammes les avaient carbonisées en partie...

Là était le salut...

Elle rouvrit lentement les yeux, posa un regard sur la brute ; mais elle ne bougea pas...

— Comme tu es belle ! murmura Fuchs, toujours plus enivré par la volupté.

— Pourquoi veux-tu m'assassiner, si tu me trouves belle ? riposta Amy, faisant un effort surhumain pour sourire et surmonter son dégoût.

Fuchs se mit à rire d'un rire brutal.

Il fit un effort pour atteindre la bouche de la jeune femme ; mais celle-ci détourna brusquement son visage.

— Non ! non ! dit-elle, si tu veux m'embrasser, si tu veux me posséder tu dois m'accorder la vie sauve.....

— C'est impossible ! répond le monstre.

Les yeux d'Amy se ferment à demi. Ils se posent sur le manche du couteau qui sort de la poche de son tourmenteur.

Un plan audacieux germe dans son esprit, en voyant cette arme.

Elle voudrait avoir assez de force d'âme pour ne pas se rebeller sous les caresses de cet infâme bourreau..... L'aurait-elle... ?

Saurait-elle surmonter son dégoût... ?

Tandis qu'affolé par le désir, Fuchs l'étreint et l'embrasse plus longuement, la jeune femme continue à faire des projets...

Les minutes qu'elle va vivre sont terribles.

Si elle rate son coup, tout est perdu...

Elle n'aura plus qu'à mourir.....

La seule possibilité de salut est dans son audace et dans son sang-froid.

— Tu es belle ! balbutie Fuchs, dont l'étreinte se resserre... Tu es belle, tu me plais... Mets tes bras autour de mon cou, ma jolie... Viens...

Frémissante d'horreur, elle obéit.

Elle n'ignore pas que lorsque sera passé le désir de l'homme, tout sera fini ; il n'aura plus aucun égard pour elle et il n'hésitera pas à la massacrer froidement...

Ses mouvements doivent donc être d'une rapidité foudroyante...

Elle répond à la brute à voix basse ; dans un murmure, elle prononce des mots sans suite, qui semblent lui être arrachés par le plaisir ; Fuchs doit croire qu'elle répond à son désir.

Puis, soudain, sa main droite se pose sur le manche du couteau, l'arrache de la poche, le lève...

Le monstre ne s'est aperçu de rien...

Il continue à la caresser.

Cependant, le subit silence d'Amy qui a succédé aux murmures passionnés de l'instant précédent, lui fait lever la tête...

Il contemple sa victime, s'étonne de ce bras dressé et il va, sans doute, voir le couteau levé sur lui par la malheureuse...

Mais le bras de celle-ci retombe ; Amy Nabot peut frapper avec une vigueur décuplée par son désespoir...

L'étreinte de Fuchs se desserre, tandis que la jeune femme se dégage...

Le corps de l'homme est sur elle et elle doit l'écarter avec dégoût pour parvenir à se redresser. Elle rejette ensuite le restant des liens qui l'entravent et se met debout....

Fuchs, dont la gorge est horriblement ouverte et laisse échapper un ruisseau de sang, qui ne tarde pas à former une mare de sang sur le terrain, ne fait plus un mouvement.

Amy Nabot le considère d'un air horrifié.

— C'est terrible !... murmure-t-elle d'une voix tremblante... Mais il l'a voulu... Je ne pouvais pas sauver ma vie autrement... Que Dieu me pardonne !

Et elle prend la fuite...

Elle court comme une folle, après avoir jeté le couteau dans un fourré.



Qui avait répandu la nouvelle de l'assassinat de Fuchs ?

Qui donc avait affirmé que les assassins étaient les deux étrangers ?

Il n'était pas très difficile de le deviner...

C'était Wolff, le secrétaire de Baharoff, qui avait fait l'horrible découverte.....

Avec Franz, qui l'aidait dans ses recherches, il s'était aussitôt dirigé vers le village le plus voisin et il avait prévenu les gendarmes.

Ceux-ci les avaient accompagnés dans la forêt et, lorsque les constatations légales avaient été faites, le cadavre avait aussitôt été transporté à l'hôpital, dans la salle de l'amphithéâtre.

Puis les gendarmes avaient commencé les recherches nécessaires pour trouver les assassins.

Les deux allemands n'ayant pu réussir à retrouver la trace des deux étrangers ni celle d'Amy Nabot, avaient pensé qu'il était de bonne guerre de faire tomber les soupçons sur les deux hommes.

Mais ils avaient gardé le silence sur Amy Nabot, car ils pensaient que cela risquerait de leur faire du tort.

Pour confirmer leurs dires, il se trouva justement quelques paysans qui avaient vu vers les neuf heures du matin un jeune homme en habit de touriste, qui en transportait un autre sur ses épaules. Celui-ci devait être blessé. Les deux hommes de Baharoff profitèrent de cette circonstance pour déclarer qu'ils avaient vu les deux étrangers sortir de la forêt.

Aucun doute ne vient à l'idée des gendarmes, en entendant cette déclaration : l'un des deux hommes a dû être blessé au cours de leur rencontre avec l'homme égorgé, qui ne peut l'avoir été que par eux.

Très adroitement, Wolff insinue qu'il doit s'agir de deux espions français, venus pour surprendre les secrets militaires de l'Allemagne.

Cette nouvelle se répand avec la rapidité de la foudre. Rapidement, le pays est sens dessus dessous...

Des centaines de personnes se rassemblent sur les places, pour manifester leur hostilité, tant à la France qu'à ses espions...

Des hommes armés de fusils et de fourches, avides de vengeance, se répandent dans tout le pays...

Les gendarmes font des perquisitions dans les auberges, dans toutes les maisons suspectes, interrogeant tous ceux qui pourraient avoir entrevu les malfaiteurs ou auraient pu leur donner asile...

Pendant que ces rumeurs circulaient dans tout le pays, Jacques Valbert, alerté, était auprès du bourgmestre.

Tandis qu'il s'entretenait avec celui-ci de l'état de son ami et que le médecin-bourgmestre lui déclarait froidement qu'il se voyait dans l'obligation de les livrer tous deux à la police, une multitude de gens, hurlant, passe sous les fenêtres de la mairie.

— A mort, les assassins !

— A mort, les espions !

— A bas la France !

— A mort ! A mort !

— Qu'on les pend !.....

Jacques Valbert en entendant ces hurlements était devenu pâle.

Si James Wells et lui avaient le malheur de tomber dans les mains de cette piébe en fureur, prête à faire une justice sommaire, ils seraient certainement lynchés en quelques minutes.

Employant toute son éloquence, le jeune journaliste s'efforce alors de convaincre le médecin.

— Je vous jure, lui dit-il, que mon ami et moi, nous sommes tout à fait étrangers à ce crime.....

— Qu'y puis-je ?... Je dois faire mon devoir...

Et comme Jacques Valbert voulait encore parler, le docteur lui coupa la parole :

— Non, monsieur, non ; il est inutile d'insister ; je vais immédiatement prévenir la police... C'est mon devoir de magistrat et je n'y faillirai pas... N'insistez pas, vous perdez votre temps...

Parlant ainsi, le bourgmestre s'approcha de la fenêtre pour appeler les gendarmes qui se trouvaient parmi la foule.

Jacques Valbert se vit perdu...

Seul un miracle pouvait encore le sauver, lui et son ami.....

Si, jamais, la multitude, qui avait envahi les rues de la bourgade, faisait irruption dans la maison, pour s'emparer des assassins présumés, il était facile de deviner ce qui arriverait.

Cette foule en fureur ne leur ferait pas de quartier.

L'audacieux journaliste n'hésite pas alors à jouer le tout pour le tout, afin d'éviter, pour lui et pour son ami Wells, de tomber entre les mains de ces gens furieux.

— Il n'y a qu'un moyen, se dit-il : la force !

En un instant, les mains robustes du journaliste saisissent le médecin aux épaules...

Il le tire en arrière, avec une telle violence, que le docteur perd l'équilibre et roule à terre...

Il va pousser un cri, se relevant, se jeter sur l'étranger, quand Valbert le prévient.

Jouant d'audace, le jeune homme tire son revolver de sa poche et place le canon devant les yeux du médecin.

— Ne criez pas ! ou je vous tue !

Le bourgmestre est pâle de rage et de peur tout à la fois ; mais il n'ose élever la voix, car il craint que l'audacieux jeune homme ne mette sa menace à exécution...

Le français semble ne pas être disposé à plaisanter ;

il vient de faire preuve d'une résolution et d'un courage peu communs...

Il ne peut douter que, pour sauver sa vie et celle de son ami, il ne soit capable de tirer sur lui...

— Ne criez pas ou je vous tue... répète Valbert. Si vous dénonciez notre présence dans votre maison à cette troupe de bêtes fauves, vous commettriez une vilénie...

La voix du journaliste est calme, sans nuances; mais il tient toujours le canon de son revolver braqué sur le front de son antagoniste.

— Je vous répète, continue-t-il, que mon ami et moi nous sommes absolument étrangers à ce crime... Je vous en donne ma parole d'honneur.

— C'est la police qui devra juger de la sincérité de vos assertions, répond le bourgmestre. Quant à mon devoir, il consiste à vous dénoncer immédiatement. Je vous ai dit que j'étais non seulement le médecin du pays, mais que j'en suis aussi le bourgmestre.... Vous devez bien comprendre que je ne puis rester indifférent à la colère de mes administrés...

— C'est bien sur cela que je compte, réplique Valbert. Je n'ignorais pas ce détail en effet, et j'en tiens compte, en notre faveur... Si vous n'étiez que le médecin, vos administrés auraient déjà franchi votre seuil... Mais comme vous êtes aussi le bourgmestre, ils n'oseront violer votre domicile pour y chercher les assassins présumés... Comment pourraient-ils soupçonner leur propre bourgmestre... ?

— Mais c'est un infâme chantage que vous pratiquez là ? dit le médecin...

— Que non ! répond Valbert. Vous êtes homme du monde, vous devez comprendre à quoi peut être acculé un homme qui, non seulement, veut sauver sa vie en péril, mais encore celle d'un ami blessé, qui ne peut se défen-

dre, lui-même... ? Voyons, voulez-vous que nous parlions raisonnablement ?

— Je ne puis être raisonnable, si vous continuez à me tenir sous la menace de votre revolver, afin de m'empêcher de faire le moindre mouvement...

— Mais si, mais si... Veuillez vous asseoir commodément ici... Mais, naturellement, tant que le péril ne se sera pas éloigné, je ne pourrai remettre mon arme dans ma poche.....

En effet, sans se lasser, il menace toujours son hôte de son arme.

Par la fenêtre vient la rumeur de la multitude...

Des injures à l'adresse de la France et de ses espions, arrivent jusqu'à ses oreilles.

Le bourgmestre fait un mouvement et agite les lèvres, comme s'il voulait appeler au secours ; mais Valbert le fixe d'un regard plus éloquent que toutes les menaces.....

Dans ses yeux brille un éclair de décision froide et terrible.

— Un seul cri et vous êtes un homme mort.... Vous êtes un homme intelligent, docteur ; ne risquez pas votre vie pour si peu de chose... Maintenant, parlons sérieusement. Croyez-vous que je tienne absolument à rester ici longtemps, ce revolver dans la main.... ? Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux nous mettre d'accord ?...

Valbert offre alors au médecin de lui donner une grosse somme d'argent pourvu qu'il consente à renoncer à son propos de les livrer aux gendarmes. Mais l'autre, faisant preuve d'un entêtement, vraiment germanique, ne veut pas céder ; il continue à soutenir son point de vue.....

— Non, non, dit-il, il y va de mon honneur. Je ne puis faire ce que vous me demandez...

Valbert tremble à la pensée de son ami blessé, entre



Il l'ouvre, le parcourt des yeux et, tout joyeux.....
(p. 4033).

les mains de cet entêté... S'il était seul, il pourrait tenter de fuir... mais Wells... ?

Enfin, lorsque le journaliste est bien convaincu que l'entêté bourgmestre ne cédera pas ; il se lève et, sans cesser de viser son hôte, il va fermer la porte à clé, met celle-ci dans sa poche ; ferme également la fenêtre ; puis, s'assied de nouveau, en face du médecin, et allume une cigarette, tout en gardant son arme sur ses genoux.

Deux ou trois heures se passent ainsi.....

Puis, soudain, quelqu'un frappe à la porte.

Alors, Valbert saisit son revolver et en appuie le canon sur la tempe du médecin.

— Répondez que vous êtes en train de travailler et que vous ne voulez pas être dérangé, ordonne-t-il d'une voix brève.

Et comme l'autre semble hésiter :

— Faites vite ! dit-il, vite... ou... !

Le médecin obéit...

Les pas s'éloignent.

Les heures coulent de nouveau... La nuit tombe..... Jacques Valbert tente une dernière fois de convaincre le médecin ; mais celui-ci se borne à hocher la tête et à murmurer des paroles incompréhensibles.....

Alors, Valbert prend une décision hardie...

Se servant des cordons de tirage des rideaux, il ligote le médecin sur le fauteuil sur lequel il est assis ; il le baïllonne, se dirige vers la porte, l'ouvre en silence et sort dans le corridor.

Il pense profiter de la nuit pour transporter son ami hors de cette maison maudite afin de fuir vers l'inconnu, plein de menaces et de périls.....

CHAPITRE DXVIII

UN CHANGEMENT INATTENDU

Mathieu Dreyfus, pendant ces derniers mois avait négligé ses affaires. Il avait même cessé de faire des plans pour l'avenir et Nini Berthollet, sa fiancée, si elle n'avait pas eu l'âme aussi haute, aurait été en droit de se plaindre d'être délaissée, car Mathieu manquait à tous ses devoirs de fiancé...

Mais la jeune fille était de celles qui comprennent et elle savait que, seul, le souci du salut de son frère empêchait Mathieu d'être auprès d'elle. Et elle se résignait.

Cependant, maintenant, que le jugement avait été rendu, le jeune homme avait retrouvé toute son énergie et son activité...

Il était décidé à reprendre la lutte et à la mener jusqu'au bout.....

Il fit démarches sur démarches ; mais aucune n'aboutissait...

Enfin, un jour, M^e Labori lui apprit que le président de la République accepterait de signer la grâce de Dreyfus si celui-ci la sollicitait instamment.

— Comment ! ils oseraient ! s'écria Mathieu... Mais c'est une indignité !

Zola, qui assistait à la conversation, dit doucement :

— Ecoutez, Dreyfus ; il faut absolument que votre frère soit libéré, car sa santé est gravement ébranlée..... Si, par point d'honneur, il persiste à ne pas signer son recours en grâce, il peut se passer bien du temps avant qu'une nouvelle révision n'intervienne et six mois de forteresse peuvent lui être fatals... Il faut que vous pensiez que la vie de votre frère est en péril et c'est pour cette raison que je vous conseillerai de ne pas refuser la grâce si elle vous est offerte... Rien n'empêchera ensuite de poursuivre la révision pour faire réhabiliter votre frère... Au contraire, étant libre, il pourra bien plus facilement confondre ses détracteurs.

La proposition de Zola rendit ses interlocuteurs pensifs.....

On discuta pendant un long moment ; mais enfin Labori, Demange et Mathieu Dreyfus acceptèrent d'envisager cette éventualité.

Les deux avocats décidèrent qu'ils la rédigeraient ; quant à Mathieu, il devait se charger de la faire signer à son frère.

Le surlendemain, Mathieu emportant dans son portefeuille la minute du recours en grâce, libellée par les avocats, se rendit à Rennes où Lucie était toujours.

Mais, en arrivant dans la capitale de la Bretagne, le jeune homme trouva sa belle-sœur alitée.

Elle avait été si affaiblie par les émotions des derniers jours qu'elle avait dû garder la chambre.

— C'est bien, dit Mathieu, soigne-toi. J'irais seul trouver Alfred. D'ailleurs, cela t'épargnera une nouvelle émotion... Je suis persuadé qu'Alfred va refuser de signer son recours en grâce ; nous allons avoir là une nouvelle lutte à soutenir...

— C'est facile à comprendre, dit Lucie... Il est dur de demander sa grâce, lorsqu'on est innocent...

— Je suis parfaitement de ton avis, ma chère Lucie; je m'y suis opposé tout d'abord ; mais il faut bien nous rendre à l'évidence ; nous n'avons pas de temps à perdre : une nouvelle révision demanderait certainement du temps et quelques mois de forteresse feraient beaucoup de mal à ton mari... Cela ne va pas être une chose facile que de le lui demander...

— Et cependant Alfred est si malade qu'il ne supporterait certainement pas l'internement dans une forteresse.....

Mathieu Dreyfus quitta sa belle-sœur pour se diriger vers la prison.

Ces dernières années, il avait fait bien des démarches pénibles ; mais celle-ci lui semblait la plus dure.

Il marchait lentement, la tête baissée... Il lui semblait qu'il portait un fardeau trop lourd pour ses épaules.

Il eut voulu retarder le moment terrible où il se trouverait devant son frère...

Comment pourrait-il lui demander de signer ce document... ?

Enfin, il arriva à la prison.

Il passa sa carte au portier qui le fit attendre un moment. Quand cet homme revint, il annonça :

— Monsieur le directeur désire vous voir, Monsieur.

Il suivit le portier à travers les couloirs de la prison et pénétra dans le bureau du directeur.

Le visage du directeur était très grave.

— Monsieur Dreyfus, dit-il à Mathieu, j'ai tenu à vous voir avant que vous ne voyiez votre frère, car son état nerveux m'inspire quelque inquiétude. Les émotions du procès, la désillusion qu'il a éprouvée, l'ont abattu. Fort heureusement, Mme Dreyfus n'est pas venue hier.....

— Ma belle-sœur est alitée.....

— Je m'en suis douté. Mais comme je vous le disais, je me suis félicité de ne pas la voir hier, car Dreyfus a la fièvre, il ne mange plus et je crains qu'il ne soit plus gravement atteint qu'il ne veut l'avouer...

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu sa femme, Monsieur le directeur ? dit Mathieu d'un ton de reproche.

— Uniquement, parce que le capitaine me l'a défendu, monsieur... Il m'a demandé de ne rien dire à sa famille et surtout à sa femme, qui était déjà souffrante et avait besoin de repos.

Mathieu Dreyfus sourit tristement :

— Je reconnais bien mon frère à cela, dit-il... Il ne pense jamais à lui-même... Il ne s'occupe que des autres...

— Votre frère est une grande âme, Monsieur Dreyfus, il est de ces gens si rares qui savent souffrir en silence.....

— Quel effroyable destin est le sien ! murmura Dreyfus à voix basse.

Le directeur évita son regard.....

En tant que fonctionnaire, le directeur ne pouvait se permettre de blâmer la décision des juges ; Mathieu Dreyfus le comprit et n'attendit pas de réponse, il demanda :

— Ne pourrai-je voir mon frère ?

— Mais si, répondit le directeur ; je voulais seulement vous prévenir, afin que vous fussiez pas surpris et que vous preniez quelques ménagements.

Le fonctionnaire sonna et donna au gardien qui se présenta l'ordre de conduire Mathieu dans la cellule de son frère.

Doucement, Mathieu poussa la porte que le gardien avait ouverte et il pénétra dans la pièce.

Le capitaine était étendu dans son lit ; il avait les

yeux clos, son visage pâle avait encore maigri ces derniers jours.

En entendant des pas près de son lit, il tourna apathiquement la tête et considéra son visiteur avec des yeux brillants de fièvre.

Quand il eut reconnu son frère, il tenta de se dresser sur un coude et un éclair de joie illumina ses traits.

Mais les forces lui manquèrent ; il retomba épuisé sur ses oreillers en faisant de la main un geste résigné.

Mathieu se pencha sur lui et lui prit la main.

— Tu vois, je suis couché encore une fois, Mathieu, lui dit-il avec un sourire affectueux. Mais ce ne sera pas grave, ne t'inquiète pas.....

Mathieu Dreyfus tenta de cacher son émotion...

L'état de son frère lui inspirait de vifs soucis.

Il eut voulu le consoler, mais il ne trouvait pas une parole et sa gorge se serrait de pitié...

— Il a l'air d'un moribond, pensa-t-il, en se détournant pour essuyer une larme qui avait roulé sur sa joue.

Mais la crainte de se trahir l'obligeait à maîtriser son émotion et il s'assit près du lit de son frère.

— Tu ne resteras pas longtemps ici, Alfred, dit-il doucement ; tu ne tarderas pas à rentrer chez toi...

Le capitaine le considéra avec des yeux étonnés.

— Que veux-tu dire ? Je suis encore prisonnier..... Comment pourrai-je quitter ma cellule ? Sais-tu si l'on a décidé de la prison dans laquelle je serai transféré... ?

— Non, Alfred... Cela n'a pas encore été décidé..... Mais je viens te faire une proposition et j'espère bien que tu l'accepteras...

— Une proposition... ?

Mathieu hésita pendant quelques instants ; il considéra son frère d'un air insoucieux que Dreyfus insista :

— Eh bien, Mathieu ? De quelle proposition veux-tu parler ?

Le sourire de Mathieu était un peu forcé ; il prit la main de son frère et la serra sans répondre.

Puis devant le regard étonné et interrogatif du malade, il se décida enfin :

— Je ne suis pas très sûr que tu nous donneras ton approbation, lorsque tu sauras ce que nous avons fait, dit-il.

— Comme tu prends un air solennel... Tu piques ma curiosité... Aurais-tu donc trouvé le moyen de tout changer... ? M'apportes-tu une nouvelle ?

— Nous avons décidé cela en plein accord avec tes avocats et Zola, dit-il ; nous croyons que ce sera le mieux.

Alfred Dreyfus hocha la tête.

Il devenait inquiet ; tant de circonlocutions lui faisaient craindre que cette nouvelle que Mathieu n'osait annoncer ne fut mauvaise.

— Je crains fort que ce ne soit une mauvaise nouvelle, Mathieu, tu hésites trop à parler... Tu dois avoir à me proposer une chose bien pénible, je le vois à ton expression... Mais parle donc, je ne veux plus attendre...

Mathieu se pencha plus près de son frère et il prononça à voix basse :

— M^{es} Labori et Demange, de même qu'Emile Zola, sont d'avis que tu dois solliciter ta grâce du président de la République. Voici la supplique que nous avons rédigée d'un commun accord et que je suis venu te demander de signer....

Un cri d'indignation jaillit des lèvres d'Alfred Dreyfus ; il rejeta le document qui glissa à terre, sans qu'il y fit attention.

— Comment oses-tu me proposer une pareille chose, Mathieu, s'écria-t-il en considérant son frère d'un air affolé... Je dois solliciter ma grâce, alors que je suis innocent !... Mais vous n'y avez pas réfléchi... ou alors... Est-ce que vous auriez perdu confiance... ? Est-ce que vous

ne croiriez plus en mon innocence... ? Mathieu, comment as-tu pu penser que je souscrirai à une semblable énormité ?

Le cœur de Mathieu était déchiré.

Il avait bien pensé que son frère protesterait avec indignation contre la proposition qu'il venait lui faire et il en souffrait.....

Alfred avait raison. Il était innocent ; on ne devait pas lui faire grâce, on devait lui rendre justice...

Mais.....

A contre-cœur, le jeune homme expliqua :

— Il faut que tu sois libre, Alfred. Nous insistons pour avoir ta grâce afin que tu puisses vivre au milieu des tiens et te soigner... Je sais que cela doit te sembler dur ; mais tu dois faire ce sacrifice...

— Je dois... riposta Alfred Dreyfus. Non, non, Mathieu, personne ne me forcera jamais à m'humilier ainsi devant ces gens qui m'ont condamné à tort..... Jamais..... Jamais.....

— Alfred, pense à ta femme, à tes enfants, à ta santé surtout... Nous sommes affolés à la pensée que l'on peut t'expédier demain dans une forteresse insalubre où ton martyr continuera pendant des mois, des années, avant que justice te soit rendue...

Alfred Dreyfus interrompit son frère d'un ton agacé :

— Tais-toi, je t'en prie ; ne m'en parle plus... Je ne demanderai pas ma grâce ; même si je devais mourir en prison... Je préfère mourir que de laisser croire que je suis un coupable, qui bénéficie de la clémence et de la pitié du président...

— Que deviendront tes enfants, ta femme, si tu restes encore cinq ans en prison, Alfred ?..... Pense à eux, pense à tous ceux qui t'aiment...

Le condamné secoua la tête ; ses yeux brillèrent d'indignation :

— Oui, je pense à eux, Mathieu, mais je ne veux pas, devant eux, porter le poids de cette condamnation imméritée ; je ne veux pas avoir à baisser la tête devant eux... Ils auraient honte de moi plus tard... Si je signe ce recours en grâce, je paraîs admettre ma culpabilité, comprends donc cela, Mathieu ; ce serait donner raison à tous mes ennemis... Je ne peux pas faire cela, je suis innocent, Mathieu, je suis innocent...

Le mot éveilla un écho dans les couloirs de la prison et Mathieu eut un frisson d'émotion...

Il se détourna sans dire un mot et s'approcha de la fenêtre.

Ses lèvres étaient serrées ; il eut voulu crier de douleur ; son cœur était déchiré et il savait cependant qu'il ne pouvait insister davantage...

Mais qu'allait devenir Alfred s'il s'obstinait ?...

Un silence profond planait dans la petite cellule ; on entendait la respiration pénible d'Alfred Dreyfus, qui avait fermé les yeux et reposait, pâle comme un mort, dans son lit.

Soudain, le capitaine se dressa et, d'une voix dure, évitant le regard de son frère, il cria :

— Ne parle plus de cela, Mathieu, jamais, jamais... Ne cherche même pas à me faire accepter de signer cela... C'est bien décidé, je ne signerai pas et ma décision est irrévocable. Je comprends très bien que tu t'es cru obligé de me transmettre cette idée de nos amis et je sais aussi que tu veux notre bien à tous ; mais si tu réfléchis, tu comprendras que je ne puis pas signer cette supplique.

Sa voix se radoucissait, il ajouta :

— Je suis bien sûr, Mathieu, que nous sommes d'accord ; nous sommes frères et nous nous sommes toujours entendus ; il n'y a jamais eu de malentendu entre nous...

Il tendit une main suppliante vers son frère :

— Comprends qu'elle serait mon humiliation si j'acceptais, si je sollicitais ma grâce, au lieu de la justice qui m'est due et que je réclame depuis des années... J'aurais donc lutté en vain... Tous les sacrifices que nous avons faits, tous ceux que nos amis ont faits pour moi, auraient été inutiles. En acceptant ma grâce, je reconnais tacitement que je suis coupable, que j'ai donc trompé non seulement mes adversaires, mais aussi tous ceux qui ont lutté pour moi... pour la justice...

Mathieu s'approcha de son frère et, lui prenant les mains, il les serra en disant d'une voix mal assurée :

— Je te comprends très bien, Alfred, et j'éprouve une violente douleur en te demandant de signer cette demande. A ta place, j'agirais comme toi ; mais je ne suis pas sûr que tu aies le droit de refuser de le faire, Alfred... Ta santé est en péril... Je te dois la vérité. Et celle de ta femme, que toutes ces émotions ont minée, est en danger aussi... Vous avez besoin tous les deux de repos...

Dreyfus fit un geste violent :

— Ne continue pas, Mathieu, je t'en prie... Ne parlons plus de cette affaire... Tu as fait ton devoir en me demandant de signer cette feuille ; mais oublions cela, maintenant...

Mathieu n'osa plus insister. L'expression du visage de son frère lui disait clairement que la décision du malheureux était inébranlable.

Il se mit à lui parler de ses amis, des enfants, de Lucie...

— Pauvre Lucie !... murmura le condamné.

Les regards des deux frères se rencontrèrent ; d'un mouvement spontané, ils se prirent les mains et Alfred appuya sa tête sur l'épaule de Mathieu.

Les deux hommes restèrent en silence, un long moment ; puis Alfred demanda :

— Dis-moi : Lucie souhaite-t-elle ma grâce ?... Espère-t-elle que si l'on me grâciait, je serais libre tout de suite ?...

Mathieu hocha la tête :

— Oui, Alfred, elle en serait si heureuse !...

— Comment peut-elle croire que je pourrais signer cette demande en grâce ? murmura Alfred. Elle me connaît cependant bien...

Il soupira, en se passant la main sur le front.

— Tu devrais lui parler, Alfred ; toi seul pourras la convaincre qu'il faut qu'elle patiente encore...

Et, pour éviter de nouvelles discussions qui ne pouvaient être que pénibles pour le malade, Mathieu prétexta des affaires urgentes et quitta son frère après l'avoir tendrement embrassé...

Lentement, le pas hésitant, il retourna auprès de Lucie.

L'état de la malade avait empiré.

Malgré la chaleur de la journée, elle frissonnait et s'était couverte de plusieurs couvertures de laine...

Le jeune homme poussa un soupir.

Ces deux êtres allaient-ils pouvoir supporter plus longtemps de vivre séparés ?...

— Il n'a pas voulu signer ? demanda la pauvre femme d'une voix hésitante en regardant son beau-frère.

Mathieu fit, de la tête, un signe négatif.

— Naturellement... il refuse...

— Qu'allons-nous devenir, maintenant ?

— Je ne sais pas, Lucie. Il sera transféré dans une

autre prison, une forteresse, dès qu'il sera un peu mieux portant...

Lucie s'était dressée sur le lit ; elle avait encore pâli :

— Comment ?... Que dis-tu là ?... Il est malade ...

— Oui, depuis hier... il a la fièvre et ne mange pas.

Lucie poussa un gémissement douloureux.

— Mon Dieu, tu n'auras donc pas pitié de nous ?...

Quand donc tout cela finira-t-il ?

Elle s'effondra sur ses oreillers et éclata en sanglots désespérés. Tout son corps fragile était secoué par des convulsions effroyables et Mathieu ne put retenir un geste d'effroi en voyant combien la pauvre femme était atteinte par la triste nouvelle qu'il lui apportait.

C'était en vain qu'il faisait des efforts pour la consoler. Il ne savait que lui dire... Comment ramener l'espoir en ce cœur brisé ?...

Les forces lui manquaient soudain pour persister dans cette lutte qu'il sentait inutile.

Désespérée, il se laissa tomber sur le bord du lit et cacha sa tête dans ses mains. Soudain, Lucie se dressa sur un coude, elle s'accrocha au bras de Mathieu et, en le couvrant de ses yeux dilatés par la peur, elle murmura :

— Mathieu, il ne doit pas mourir... Ce n'est pas possible... Je ne le supporterai pas... Le destin ne peut pas m'être aussi impitoyable ; ce serait injuste..... effroyable... Oh ! rassure-moi, Mathieu...

Le jeune homme caressa doucement ses cheveux :

— Calme-toi, Lucie... Mais non, il ne mourra pas... Mais il vaudrait mieux qu'il sorte de cette cellule. Tant qu'il y restera, j'aurais peur, moi aussi, d'une issue fatale...

Il avait parlé à voix basse, comme s'il s'adressait

à lui-même. Mais ces paroles galvanisèrent la pauvre femme.

— J'irai le voir, Mathieu... Je lui parlerai, moi... tu vas voir, je le déciderai à signer... Il doit signer, Mathieu ; je ne veux pas qu'il meure !

Elle le regardait avec des yeux pleins d'épouvante.

— Tous tes efforts seront vains, Lucie, j'ai discuté avec lui pendant une heure, sans résultat.

— Peut-être se laissera-t-il toucher par mes larmes, Mathieu ; il m'aime, peut-être mon amour saura-t-il le décider à se sauver nous nous, pour nos enfants...

Mathieu Dreyfus fit un geste évasif ; il ne voulait pas détruire le dernier espoir de la pauvre femme ; mais il n'avait pas confiance.

— Je ne sais pas si je dois te conseiller de faire cet effort, Lucie, dit-il doucement ; ce sera très pénible pour toi et vous en souffrirez tous les deux ; il vaudrait mieux renoncer à cette démarche...

Mais Lucie poussa un cri de douleur :

— Comment peux-tu dire cela, Mathieu ? Penses-tu donc que je puis le laisser mourir, sans faire le moindre effort pour le sauver... Veux-tu donc que je me résigne à accepter cette pensée de sa mort avant d'avoir tenté de lutter ?...

— Il m'est très cruel, ma chère Lucie, de te conseiller de t'abstenir et, moi-même, je souffre intensément à la pensée que nous devons accepter cette décision de ton mari ; mais, malheureusement, nous n'y pouvons rien... Il ne veut pas céder...

— Non, Mathieu, non ; je ne lui obéirai pas ; j'irai le voir demain et je l'inciterai à signer...

— Lucie, tu es encore malade ; prends garde, soigne-toi... Toutes ces émotions pourraient avoir de graves conséquences pour toi... Il faut te soigner afin d'avoir des forces pour t'occuper de ton mari...

— Mais je n'ai pas le temps de penser à moi maintenant, Mathieu, il s'agit de la vie d'Alfred, de son avenir et de celui des enfants..... Laisse-moi, maintenant, et reviens me trouver demain.....

Mathieu n'insista plus ; il sortit en soupirant et, le lendemain, à l'heure indiquée, il revint chercher sa belle-sœur.

Il trouva la jeune femme habillée, prête à sortir. Elle ne sentait plus son mal ; elle oubliait sa migraine, elle ne sentait plus les frissons qui la secouaient des pieds à la tête ; elle ne s'apercevait pas du bruissement de ses oreilles : une seule idée la possédait : elle avait hâte de voir celui qu'elle aimait et l'inciter à accepter son salut de quelque façon qu'il se présentât...

Mathieu l'accompagna jusqu'à la prison.

La jeune femme pressait le pas, comme si elle eut voulu rattraper le temps perdu. Silencieusement, ils marchaient l'un à côté de l'autre... Ils n'avaient pas la force de parler.

Cependant Mathieu observait du coin de l'œil sa belle-sœur et il était inquiet, car il s'apercevait du frémississement qui la secouait fréquemment.

Devant la porte de la prison, ils s'arrêtèrent et Lucie tendit la main à Mathieu :

— Laisse-moi là ; il vaut mieux que j'entre seule, lui dit-elle en lui serrant la main.

Puis elle ajouta d'une voix étouffée par les larmes :

— Prie pour nous, Mathieu...

Le jeune homme, tout ému, serra les lèvres et détourna la tête.

Il avait honte des larmes lourdes qui roulaient sur ses joues et, sans répondre à la prière touchante de sa belle-sœur, il s'en alla d'un pas rapide et nerveux.

La jeune femme pénétra dans la prison et, quelques